

2. *Veritas est adaequatio rei et intellectus.*

Nous pouvons distinguer quatre niveaux d'intensité croissante dans cette idée de la vérité comme *relation* entre deux éléments : (§2.1) le niveau le plus faible et anodin, qui caractérise la façon dont les sciences « déductives » et formelles conçoivent cette notion ; (§2.2) le niveau d'une considération pleinement « métaphysique » de cette relation, qui s'interroge sur sa vraie nature et sur son essence ; (§2.3) l'intuition cosmique de la vérité comme force d'harmonisation et mise-en-relation d'une chose avec elle-même ; (§2.4) et finalement l'idée religieuse et théologique de cette même force, qui rejoint l'idée de la Vérité comme Etre Absolu

2.1 *La vérité comme « correspondance » purement formelle*

En 1933, le logicien polonais **Alfred Tarski** – un adepte du courant philosophique dit du « néo-positivisme » ou « positivisme logique » publie un article qui fait date : *Le concept de vérité dans les langues des sciences déductives*, où il « formalise » la notion classique de vérité comme « correspondance » entre un énoncé (*P*) et la réalité (*p*) qu'il est censé décrire : « “ *P* est vrai ” si et seulement si *p* ». A savoir : « L'énoncé “la neige est blanche” est vrai si et seulement si la neige est blanche »...ni plus ni moins.

Cette définition est « purement formelle », car elle ne s'occupe manifestement pas de la nature effective de la vérité ainsi définie, c'est à dire du *contenu* de son concept. Une telle œuvre de « formalisation » visait en effet à dépouiller le vénérable concept de Vérité de toute résonance philosophique, religieuse et métaphysique, pour pouvoir s'en servir dans la construction d'un *langage logique mécanisable* (comme celui des ordinateurs) puisque purement *symbolique* et totalement *mathématisé*, ainsi qu'il se passe dans notre *physique* mathématisée, lorsque nous nous contentons, par exemple, du simple symbole « *t* » pour signifier le « temps » dans nos équations, sans rien nous demander sur la vraie nature ou l'Essence du Temps. A propos de cette perspective nous fixons bien :

(A) que la vérité dont il est question se borne ici à n'être que **dans la relation entre le langage et la réalité**. L'idée est qu'un énoncé et seulement un énoncé (sur les choses) peut être vrai-ou-faux, car la « vérité » n'appartient pas à la réalité de ces mêmes choses, comme c'est le cas, au contraire, de leur poids, leur température etc...

(B) que même au sein d'une telle œuvre de « dépouillement sémantique » [élimination de tous les sens d'un concept qui ne nous servent pas à l'usage mécanisé de son *symbole* au sein d'un langage formalisé] la notion de vérité garde intact son noyau ultime : **la vérité est dans une relation de concordance entre deux éléments** : ici, entre un énoncé/jugement et l'état de choses qu'il est censé décrire.

Or, cette opération de dépouillement poursuivie par Alfred Tarski n'était pas tout à fait innocente. Une vraie guerre idéologique, que nous avons désormais plusieurs fois évoquée, opposait à cette époque les partisans du « néo-positivisme » – ennemis déclarés de la Métaphysique – et les philosophes qui au contraire continuaient à réfléchir dans le sillon de la philosophie classique, pour la quelle, depuis toujours, la Vérité *elle-même* ne saurait ne pas faire partie des choses qui existent... *vraiment* dans le Cosmos, au même titre que la Force de Gravitation, la lumière ou l'électricité.

2.2 *La vérité comme « ce qui concorde »*

Ce n'est donc pas un hasard si entretemps le philosophe allemand **Martin Heidegger** – l'un des plus détestés par les adeptes du « néopositivisme » – écrivait ses pages sur *L'essence de la vérité* (ses cours friburgeois du 1931/1932) où il aborde cette même question sous ce même point de vue – la vérité comme « correspondance » – mais en partant dans la direction diamétralement opposée d'une considération pleinement philosophique du problème, et en commençant par nous parler de la vérité comme caractéristique non seulement de nos énoncés sur la réalité, mais tout d'abord des *réalités mêmes* dont ces énoncés nous parlent (la vraie joie, l'or véritable).

Dans le texte T93B Heidegger problématise la nature même de cette « concordance » qui fait le noyau universellement admis de la vérité. Pour ce faire, il commence par en *dupliquer* le concept, en nous parlant [1] tout d'abord la vérité comme d'une vertu des choses en elles mêmes, pour ensuite [2] procéder vers la vérité comme vertu de nos *énonciations* sur les choses, et finalement [3] synthétiser ces deux perspectives dans la célèbre définition thomiste de la vérité comme « *adaequatio rei et intellectus* »

T93B «[1] Qu'entend-on ordinairement par « vérité » ? Qu'est-ce qu'être vrai ?

(A) Nous disons par exemple : « c'est une vraie joie de collaborer à la réussite de cette entreprise ». Nous voulons dire par là qu'il s'agit d'une joie pure, « réelle ». Le vrai est donc le *réel*. Nous parlons en ce sens de l'or véritable en le distinguant de l'or faux. L'or faux n'est pas réellement ce qu'il paraît être. Il n'est qu'une « apparence », il est, pour cette raison, irréel. L'irréel passe pour le contraire du réel.

(B) Mais le cuivre doré est tout de même quelque chose de bien *réel*. C'est pourquoi nous dirons plus clairement : l'or réel est l'or *authentique*, tandis que « réels » ils le sort l'un et l'autre, l'or authentique aussi bien que le cuivre doré. La *vérité* de l'or authentique ne peut donc être garantie par sa simple *réalité*. La question renaît : que signifie ici être « authentique » et être « vrai » ?

(C) L'or authentique est ce réel dont la *réalité se trouve en accord* avec ce que, d'emblée et toujours, nous avons « proprement » en vue lorsque nous pensons à de l'or. Inversement nous dirons, dès que nous soupçonnons avoir affaire à du cuivre doré : « quelque chose ici ne "colle" [*stimmt*] pas ». Au contraire, nous remarquons à propos de ce qui est « comme il convient » : cela « colle ». *La chose est en accord avec ce qu'elle est estimée être.*

[2] Mais nous n'appelons pas seulement vraie une joie réelle, l'or authentique et tout étant de ce genre, mais, encore et avant tout, nommons-nous vraies ou fausses nos *énonciations* relatives à l'étant, lequel, lui-même, peut être, selon sa nature, authentique ou faux, tel ou tel dans sa réalité. Un énoncé est vrai lorsque ce qu'il signifie et exprime, se trouve en accord avec la chose dont il juge. Ici aussi nous disons : cela « colle ». À présent, ce n'est pas la chose qui est en accord mais le jugement.

[3] Le vrai donc, que ce soit une chose vraie ou un jugement vrai, est ce qui est en accord, ce qui concorde (das *Stimmende*). Etre vrai et vérité signifient ici : s'accorder, et ce d'une double manière : d'abord, comme accord entre la chose et ce qui est présumé d'elle et, ensuite, comme concordance entre ce qui est signifié par l'énoncé et la chose. Ce double caractère de l'accord fait apparaître la définition traditionnelle de l'essence de la vérité : *veritas est adaequatio rei et intellectus*. Cela peut signifier : la vérité est l'adéquation de la chose à la connaissance. Mais cela peut s'entendre aussi : la vérité est l'adéquation de la connaissance à la chose. Ces deux conceptions de l'essence de la *veritas* visent toujours un « se conformer à... » et pensent donc la **vérité comme conformité** » [M.Heidegger, *L'Essence de la vérité*]

[1] (A) LA VERITE COMME VERTU DE LA CHOSE... – Ce passage commence (en (A)) par nous présenter deux *choses* « vraies » : la « vraie joie » et de l' « or véritable ». Heidegger met ici en évidence un fait indéniable : la « vérité » n'est pas seulement dans la relation entre nos propos/jugements et la réalité des choses (l'énoncé « ceci est de l'or » d'un côté, et la pièce en métal brillant dont je suis en train de parler, de l'autre) mais aussi dans relation entre une chose bien réelle et *elle-même* : cette pièce, nous disons, est de l'or « faux »... même si *de toute évidence* elle (la pièce) n'a émis aucun propos « P » sur sa matière constitutive.

(B)... ET DONC COMME AUTHENTICITE – En revanche, continue Heidegger (en (B)), même si pour signifier que cette pièce est « vraie » nous disons que sa matière est « réellement » de l'or... il faut aussi admettre que tout en étant de l'or « faux », cette autre pièce est tout de même, elle aussi, une chose bien *réelle* ! Nous dirons mieux, par conséquent, non pas « de l'or *réel* », mais de l'or « authentique », une expression qui contient le préfixe grec *autos* (comme *auto-nomie* etc) pour indiquer non pas une simple réalité, mais *la relation* de « correspondance » qui subsiste *entre une réalité et elle-même*.

(C) LA VERITE/AUTHENTICITE COMME UN « JUGEMENT » DE LA CHOSE SUR ELLE-MEME – Or en (C) Heidegger précise que cette correspondance entre une réalité et elle-même « contient », d'une façon ou d'une autre, le point de vue d'un *sujet* qui en juge : « la réalité se trouve en accord avec ce que, d'emblée et toujours, nous avons proprement en vue lorsque nous pensons à de l'or ».

Voilà donc ce qu'il faut en retenir : que lorsque nous appréhendons la « vérité » comme une caractéristique intrinsèque de la chose en sa réalité immédiate – une pièce de monnaie métallique, lourde, neuve et... « fausse » – d'une façon ou d'une autre nous cernons, au cœur même de sa présence donnée et apparemment inerte, le *point de vue* d'un *jugement-sur-la-chose*... comme si grâce à leur pure et simple façon d'être « objective », les choses du monde étaient les porteuses « naturelles » d'une *énonciation* (vraie/fausse) sur elles-mêmes. Sur ce point, absolument crucial, nous allons immédiatement revenir.

[2] LA VERITE COMME VERTU D'UNE *ENONCIATION* SUR LA CHOSE – Ici Heidegger regagne la clarté absolue de la perspective tarskienne : « Nous nommons vraies ou fausses encore et avant tout *nos énonciations* relatives à l'étant », ou « Un énoncé est vrai lorsque ce qu'il signifie et exprime, se trouve en accord avec la chose dont il juge ». Tarski dirait : « “ *P est vrai* ” si et seulement si *p* ».

[3] LA VERITE COMME « CE QUI CONCORDE » – Heidegger tire ici ses conclusions générales : « le vrai donc, que ce soit une chose vraie ou un jugement vrai, est *ce qui est en accord, ce qui concorde* ».

2.3 La vérité comme puissance cosmique

Pour bien saisir le sens profond de cette idée de « vérité » comme « ce qui concorde » revenons, comme annoncé, sur l'idée, apparemment si énigmatique, exprimée en [1](C). Que cela signifie que « les choses du monde sont les porteuses “naturelles” d'une *énonciation* (vraie/fausse) sur elles-mêmes » ? Nous pouvons le comprendre en nous référant à ce que les Anciens pensaient de la « nature des choses », et qui était pris en très haute considération par Martin Heidegger.

Toute chose existante, pense le philosophe de l'antiquité, est douée d'une « nature » (*physis*) qui s'exprime [NB ! nous disons *s'exprime*, même si la chose en question est un arbre ou un lac] – à travers la « puissance » propre dont elle est intérieurement douée : son *ergon*, que nous traduisons des fois comme « fonction » d'autres comme « finalité », ou « sens ».

Toute chose existante, donc tend à « réaliser », ou « actualiser » son « ergon » c'est-à-dire à faire passer sa nature, de la « puissance » (*dynamis*) à l' « acte » (T94), qui se dit justement « *energeia* ». Par exemple, pour Aristote « Tous les hommes, *par nature*, désirent la connaissance » (T11), ou : la *véritable* nature de l'homme – la *vérité* de l'homme – ne s'exprime réellement que s'il se conduit en conformité, en concordance avec son *ergon* contemplatif et philosophique. Nous verrons cela dans le cours sur le Bonheur, qui pour Aristote réside justement dans ce qu'un homme reconnaît son *ergon* et arrive à s'y harmoniser, en vivant de la sorte une vie pleinement épanouie. De même, la nature d'une fleur est de s'éclore au soleil, et si elle ne le fait pas – si elle ne se conduit pas *en concordance* avec sa nature – elle finira fatalement par se faner.

Selon cette perspective donc, tout ce qui existe est en tant que tel le porteur *évident* – pour ainsi dire *parlant* – d'une nature à « exprimer » [=actualiser] et il est par conséquent animé par une *énergie* [en-ergon : une force intérieure] qui est ni plus ni moins que celle de sa propre *vérité*. En ce qu'il a une *vérité* à manifester donc, tout ce qui existe « parle » de cette force qui l'anime et le pousse vers sa propre perfection. C'est en ce sens que nous pourrions affirmer, avec les Anciens, que toute fleur est en tant que telle porteuse d'un *jugement* sur elle-même : car une fleur qui n'arrive pas à s'éclore est un être vivant qui n'arrive pas à *dire* pleinement sa propre vérité. L'esprit des anciens perçoit en somme la Vérité comme une puissance aussi universelle, irrépressible et *physiquement* efficace que pour nous l'est la Force de Gravitation ou l'Electricité : le soleil qui brille au dehors de la Caverne de Platon rayonne justement la Force de la Vérité [Rep.VI §2.3.1, 508D] qui conduit tout ce qui existe vers sa propre essence.

L'idée générale évoquée par Heidegger dans le passage que nous venons de lire est donc la plus ancienne et vénérable qui soit : celle de la Vérité comme *force*, comme puissance cosmique d'harmonie et de concordance, qui *de l'intérieur* conduit tout ce qui existe vers la pleine réalisation de son authentique nature.

2.4 Être la Vérité

Cette intuition de la Vérité comme d'une force concrètement agissant dans le monde est bien celle dont parle Gandhi dans le T86 : le *satyagraha* est le combat conduit au nom et grâce à la « Force de la Vérité ». Or ce même Gandhi était un homme très profondément religieux (il était un adepte de l'Indouisme, dont nous nous occuperons dans le cours sur la Religion), et il eut à dire une fois qu' « on peut dire que Dieu est Vérité, mais il est plus juste de dire que *la Vérité est Dieu* ». Il ne faut qu'un instant, en effet, pour passer d'une conception *cosmique* de la Vérité comme d'une force, à une conception directement *religieuse* et *théologique* qui voit dans cette force l'expression d'une présence personnelle : « Je suis le chemin, la vérité, et la vie. » dit Jésus dans l'Évangile de Jean [14.6], tandis que Krisna avait affirmé :

T95 « Au-dessus de moi il n'y a rien ; à moi est suspendu l'Univers comme une rangée de perles à un fil. - Je suis dans les eaux la saveur, fils de Kuntî ; je suis la lumière dans la Lune et le Soleil ; la louange dans tous les Vêdas ; le son dans l'air ; la force masculine dans les hommes ; Le parfum pur dans la terre ; dans le feu la splendeur ; la vie dans tous les êtres ; la continence dans les ascètes. Sache, fils de Prithâ, que je suis la semence inépuisable de tous les vivants ; la science des sages, le courage des vaillants ; La vertu des forts exempte de passion et de désir. Je suis dans les êtres animés l'attrait que la justice autorise. *Je suis la source des propriétés qui naissent de la Vérité...* »

[Bagavadgita VII, 7-12]